

*Gabriel-André Pérouse*

SUR QUELQUES ASPECTS  
DE L'EVANGELISME DE MARGUERITE DE NAVARRE

Le terme d'„évangélisme”, longtemps employé sans complexe, est désormais controversé. Il est vrai qu'il est peut-être trop commode, et qu'on en a sans doute abusé: les Histoires de la littérature ont ouvert sous ce nom une catégorie intermédiaire entre catholiques et réformés, qui est peut-être indispensable mais doit être analysée dans chaque cas d'espèce. Mon propos d'aujourd'hui n'est donc nullement de savoir si Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, doit être rangée dans cette catégorie (mon avis étant qu'elle est avant tout catholique), mais d'opérer une fois de plus quelques sondages dans son oeuvre en vers et en prose, pour tenter de mieux apercevoir la trace de sa familiarité avec l'évangile. „Evangélisme”, donc, non pas au sens d'idéologie discriminante au sein des luttes religieuses de son temps, mais comme „forme” de l'esprit et du coeur, comme manière d'être chrétienne, et finalement comme structure de l'être spirituel et moral. En ce sens, il y a des évangélistes chez les catholiques comme chez les réformés.

Cet évangélisme-là, c'est une intimité „innutritive” avec les textes canoniques de Matthieu, Marc, Luc et Jean, intimité qui fait naître spontanément, sous la plume de la reine, des citations évangéliques littérales – parfois des adaptations ou de très proches variations. Quelque chose comme une joie passionnée à faire passer et repasser sur ses lèvres la parole à laquelle on croit, pour la méditer et la faire goûter à ses frères. Au sens que nous retenons ici, l'„évangéliste” est celui (ou celle) qui savoure et fait savourer l'évangile (le „pur” évangile: l'épithète est presque sensuelle, comme le mot de Calvin parlant de ceux qui ont „gousté l'évangile”). Et cette suavité de la communion du verbe est encore accrue par l'usage de la langue vulgaire, des rythmes familiers de la phrase et du vers français: comme si la femme qu'est Marguerite prenait possession émerveillée d'un

trésor jusque-là réservé à quelques-uns (à des hommes, à de „grands clercs”), pour cette fois l’ouvrir et le partager en famille. Son humble statut de femme la place naturellement au rang des „petits” dont la foi naïve attend la nourriture spirituelle et ne saurait s’en lasser.

Tout cela est fort banal, et quantité d’érudits (dont plusieurs sont ici) ont commenté et expliqué cet évangélisme de la reine. Notre originalité sera (si l’on peut dire...) dans l’approche non systématique que nous allons en faire ici, dans un désordre que nous revendiquons – pour bien démontrer par là même que l’évangélisme de Marguerite n’est pas une idéologie justiciable d’un exposé en forme (par elle ou par nous), mais ressort d’une série de traits, parfois inattendus, parfois apparemment contradictoires et d’importance très diverse. Qu’on n’attende de nous rien d’autre que quelques compléments à ce que nos prédécesseurs ont déjà fort bien dit. Et, pour que le désordre soit complet, nous nous permettrons de fouiller anarchiquement dans la prose et les vers.

\* \* \*

D’abord, Marguerite traductrice. On s’autorise le mot, car il est probable que le texte „normal” de l’Evangile était pour elle la version latine de la *Vulgate*, celui qu’on chantait à la messe et aux offices. Et, quand bien même elle aurait sous les yeux des versions françaises, il est évident qu’elle les modifie, ne serait-ce que pour faire entrer leur texte dans ses octosyllabes ou ses décasyllabes, comme faisaient les fatistes qu’elle connaît bien. C’est toujours de „traduction” qu’il s’agit finalement.

Prenons le cas du chapitre qu’elle a peut-être le plus pratiqué: le chapitre 2 de saint Luc, „évangile de l’enfance”, et plaçons en regard le début de la *Comédie de la Nativité*. Saint Luc commençait par le fameux édit de recensement de César Auguste, publié par Cyrinus, préfet de Syrie. Comme la traductrice est femme de théâtre, on comprend le petit coup de pouce qui, de cette précision historique, tire un personnage, „Cyreneus”, tambour de ville, qui vient de lire le texte de l’édit au bon peuple de Nazareth:

Cyreneus vient de lire en la place  
Un edict fait par Cesar l’Empereur.

Saint Luc évoquait ensuite, au fil de sa parole de narrateur, la grossesse de Marie (*cum Maria desponsata sibi uxore pregnante*). Marguerite doit trouver ce ton diégétique bien abstrait, heureuse que la forme dramatique la force à faire parler le bon Joseph au style direct:

Mais j’ai grand peur qu’en chemin soyez lasse,  
Car vostre estat engendre pesanteur.

Pourtant, cette transcription scénique ne l'empêche pas de traduire littéralement et respectueusement le texte fameux:

Chacun, m'amyé, est contraint et cité  
De retourner en sa propre cité,  
Portant tribut [...]

(à la vérité, c'est elle qui ajoute cette taxe, royalement habituée qu'elle est aux initiatives des ministres des finances). Mais, quand elle arrive à cette phrase laconique du récit, *non erat eis locus in diversorio* (il n'y avait pas de place pour eux à l'auberge), il n'est pas question, pour elle, de passer comme cela. Ce *eis* (pas de place pour eux) mérite mieux, dans son âme de chrétienne, confuse de trouver tant de sécheresse de cœur chez les humains. Et, emboitant le pas aux auteurs de mystères, elle campe trois hôteliers sur leur seuil, auxquels le naïf Joseph trouve deux fois sur trois bon visage, mais qui hélas! se révèlent incarner l'un l'avarice, l'autre l'orgueil, l'autre tout à la fois la gourmandise et la luxure, évoquant complaisamment la fête endiablée qui va se dérouler chez lui toute la nuit: les péchés capitaux font bonne garde, pour interdire l'entrée au salut de Dieu qui frappe à la porte. Nous constatons donc tout à la fois une familiarité presque ludique avec le texte sacré et un dévouement respectueux qui suggère à Marguerite d'en faire saillir concrètement le sens. Si l'on passe au verset 8 et à l'annonce aux bergers, on retrouve le même littéralisme pour exprimer tous les détails de la bonne nouvelle, aussi bien quand il s'agit de rappeler la promesse divine qui aujourd'hui s'accomplit que pour dire familièrement la crèche et les langes: simplement, Marguerite fait mentionner par les messagers divins la virginité de Marie, ce que saint Luc ne faisait pas.

Cet ajout est très significatif, et manifeste l'une des raisons qui font que Marguerite, interprète si fidèle, en est déjà au vers 632, alors que saint Luc n'en est qu'à une vingtaine de lignes. Il y a certes les amplifications dues à la forme dramatique et, on l'a vu, à la „concrétisation” des scènes; on comprend aussi que les nécessités du vers exigent quelques chevilles surnuméraires – mais l'essentiel n'est évidemment pas là. Ajoutons donc les développements „typologiques”, faisant saillir les correspondances entre les prophéties de l'Ancien Testament (Isaïe) et leur accomplissement à Bethléem – et aussi une centaine de vers échangés au ciel entre Dieu et ses messagers, et encore les strophes de „bergerie” autour des troupeaux, en attendant les anges. Mais il manque toujours cent cinquante vers. Or c'est à Marie que la reine les a donnés – à cette Marie qui était tellement silencieuse chez saint Luc et qui, chez la reine, parle de l'abondance du cœur.

Une fois entrés dans l'étable, Marie et Joseph se séparent un moment. Joseph s'en va parce qu'il a des courses à faire au village (saint Luc n'y avait pas songé), mais aussi parce qu'il ne convient pas qu'il assiste à l'auguste naissance: celle-ci est un mystère entre Dieu et Marie, unique élué entre toutes les femmes. De fait, sitôt Joseph parti, Marie s'adresse au Père en larges stances d'adoration, sur le ton de la servante, mais aussi sur celui de l'épouse amoureuse:

O le plaisir de l'union parfaite,  
Que ta bonté de toy et moy a faite!

Propos vraiment conjugaux, et d'une audace qui a dû scandaliser certains: la nouveauté du texte de Marguerite est totale, si l'on compare ce tendre Dieu le Père avec le terrible vieillard des mystères ou (le plus souvent) de la tradition iconographique. En vérité, nous touchons là à quelque chose d'essentiel. L'évangélisme de la reine, ce n'est pas seulement une parfaite connaissance de l'évangile: c'est la rencontre amoureuse entre cette parole et son coeur de femme. Marguerite s'identifie (désire s'identifier) à la Vierge Marie, pour recevoir la parole et lui répondre. Il n'est pas question ici d'analyser ces réponses, qui ressortissent à la mystique. Qu'il suffise d'avoir suggéré que l'évangélisme de la reine de Navarre, bien avant d'être une idéologie autorisant les historiens à je ne sais quel classement, est un dialogue, une incessante méditation sur sa vie de femme qui veut „obéir” à son Dieu (le verbe „obéir” revient des dizaines de fois au début de la *Comédie de la Nativité*) et qui, pour mieux obéir, demande l'intelligence.

\* \* \*

L'„intelligence”: nous tenons là un mot capital. Même si, à une première lecture, l'évangélisme de la reine apparaît essentiellement effusif, on ne tarde pas à en apercevoir le caractère indissociablement intellectuel. L'esprit de Marguerite structure vigoureusement le message des anges de la Nativité. Derrière les détails familiers ou touchants que nous avons notés au début de la comédie, on la voit choisir et mettre en valeur, par accumulations et anaphores, les termes autour desquels s'organisera toute la lecture du message divin: „obéir” (on vient de le voir), mais surtout „petit”. Le Christ vient pour les „petits”, pour ceux qui acceptent de n'être „rien”. Un ange (le „cinquième ange”) est même spécialisé dans cet évangile aux humbles:

Iray chercher où est le Plus petit,  
Et luy diray qu'il est grand devenu,  
Puis que le Grand s'est fait Petit tout nu,

chante humblement cet assistant du trône de gloire, avant de se qualifier lui-même de „moy trespetit”. Le monde du salut est ainsi structuré par les catégories du petit et du grand, dans l’humiliation des „superbes”: on se souvient que, au centre du trio des aubergistes qui ont refusé de recevoir le Christ, figurait celui qui incarnait l’orgueil, principe de tout péché – seul péché? L’évangélisme de la reine est tout entier dans le *Magnificat*. Un mot, celui de „petit”, livre le sens du message. Songeons au célèbre passage du Livre III des *Prisons*, où le „Je suis celui qui suis” fait soudain apercevoir „le sens de la lettre”, à savoir le néant de tout ce qui n’est pas Dieu. L’intelligence amoureuse de Marguerite mène de front, de la manière la plus orthodoxe, la lecture du sens réaliste et la quête du sens figuré.

Mais, si c’est l’intelligence qui s’attache ainsi à interpréter la bonne nouvelle, il est bien étrange, mystérieux (divin) que la vérité ainsi découverte soit la primauté absolue des „petits”, des ignorants – ceux précisément dont l’esprit est inapte à découvrir par „discours” le sens figuré de l’Ecriture. Marguerite est bien trop fine pour se laisser prendre à cette apparente (et très classique) contradiction – et sa réponse est celle des Pères de l’Eglise. Dieu donne à qui il veut, sans considération de savoir ni de clairvoyance humaine, cette „intelligence divine” qui procède de sa grâce. Le passage le plus éclairant en ce sens est, sans doute, le début de la *Comedie de l’Adoration des trois Roys*, où Dieu, voulant amener ceux-ci à la vérité de l’incarnation, envoie certes à l’un d’entre eux dame „Philosophie”, mais à l’autre „Tribulation” et au dernier „dame Inspiration”: „frappant au coeur” et lui „declairant” l’amour de Dieu, celle-ci montre la même force de persuasion que tous les livres savamment déployés par dame Philosophie. Cette même voie royale de la conviction du coeur sera celle empruntée par la „Ravie de l’amour de Dieu” dans la *Comedie jouée au Mont de Marsan*, comme celle de la muletière d’Amboise dans la deuxième nouvelle de l’*Heptaméron*.

Dans son désir de voir tous les hommes, redevenus „petits”, habiter ainsi de plain-pied l’évangile, la reine Marguerite est saisie d’anxiété lorsqu’elle pense aux princes de ce monde, ses pairs – et surtout à son frère bien-aimé. Son „évangélisme” a des traits qui proviennent de son statut de princesse, comme nous avons vu que d’autres étaient liés à son état de femme. Au début de la *Comedie de l’Adoration des trois Roys*, Dieu proclame sa volonté de ne pas tenir les „sages Roys” à l’écart de la bonne nouvelle:

Aux sages Roys, du Messias venu  
Je veux aussi faire nouvelle entendre [...]

Je ne veux pas que Sages et grands Princes  
 D'estre appellez à moy tous soient omis,  
 Ny en plaisirs et honneur endormis

C'est bien une angoisse qu'éprouve Marguerite, songeant à toutes les tentations mondaines et les flatteries corruptrices qui assiègent les princes. Il faut prier pour eux. La Vierge Marie elle-même invoque „Dieu qui les coeurs des Roys tousjours tient en sa main". La dernière année de Marguerite est hantée par la pensée de son frère chéri qui vient de mourir et d'affronter le Jugement. La *Comedie sur le trespas du Roy* prend des accents très émouvants, dans cette recherche éperdue des justifications à alléguer dans la prière pour François. Et Oisille, dans l'*Heptaméron*, aime à inquiéter les grands de ce monde, qui auraient souvent des exemples à prendre chez les „petits"; voyez aussi la sévérité du jugement porté sur la duchesse de Bourgogne, dans la nouvelle 70. Il nous semble, en somme, que le fait qu'elle est princesse apporte au lyrisme évangélique de Marguerite une note très personnelle d'équilibre, sa méditation du salut rencontrant là une réalité sociale spécifique dont elle doit tenir compte, plaidant paradoxalement pour les grands au milieu même des ses élans de tendresse pour les pauvres du Christ. Elle est ainsi arrachée au piège d'un angélisme que toute son oeuvre, en effet, réproûve.

\* \* \*

A propos d'angélisme, et d'*Heptaméron*, la tradition veut qu'on cite Madame de Roncex, extrêmement pressée dans le retrait des Cordeliers de Thouars: dans le même esprit que Montaigne, Marguerite renverrait là, ironiquement, les vaniteux humains aux petites misères de leurs corps. C'est vraisemblable, en effet, et la société conteuse rit de bon coeur. Mais il nous semble que cette étrange nouvelle peut être interprétée de façon plus intéressante. Si on songe à la confronter avec l'autre nouvelle scatologique de l'*Heptaméron*: la 52<sup>e</sup>, celle du pain de sucre malodorant, on a un indice frappant – et inattendu – de la continuelle présence des versets évangéliques dans l'esprit de la reine. Notons d'abord que Marguerite fait intervenir la noble dame Oisille, la „maîtresse des novices" de Serrance, dans le commentaire dialogué de ces deux nouvelles, apparemment ludiques. A la nouvelle 11 (celle du retrait), elle se contente de rire. Mais, dans la 52<sup>e</sup>, à propos de la violente odeur du pain de sucre, elle va s'expliquer plus avant. Hircan ayant fait remarquer que, heureusement, les devisants, n'ayant eu que le récit de cette puanteur, n'en ont pas été incommodés, contrairement aux acteurs, Oisille interviert gravement:

Il est vray – dit-elle – que telles paroles ne puent point; mais il y en a d'autres, que l'on appelle *villaines*, qui sont de mauvaise odeur, quand l'ame est plus fâchée que le corps n'est de sentir un tel pain de sucre.

Ces paroles que dénonce Oisille, ce sont celles qui scandalisent, qui corrompent les âmes: oeuvres de Satan, mots qui souillent en effet la bouche qui les profère. Du coup apparaît sans doute le sens de la mince aventure de Madame de Roncex. Relisons l'Évangile selon St. Matthieu XV,17. Le pharisien vient de reprocher aux disciples de Jésus de ne pas se laver les mains avant de passer à table. Leur maître répond:

Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche de l'homme passe dans son ventre et est évacué au lieu secret? Alors que ce qui sort de sa bouche vient du coeur, et c'est cela qui souille l'homme, car c'est du coeur que sortent les pensées mauvaises: homicides, adultères, fornications, vols, faux témoignages et blasphèmes, et c'est cela qui souille l'homme. Mais manger sans s'être lavé les mains, ce n'est pas cela qui souille l'homme.

Cette mondaine Madame de Roncex, qui crie qu'elle est „perdue et deshonorée”, où donc place-t-elle sa pureté, seule source du vrai honneur? Les enfants de ce siècle cachent leur impureté intérieure, et c'est leur dissimulation qui achève de les salir: en rabaissant ses jupes, la dame „acheve de souiller ce qui estoit net”, note Marguerite. On pense à ces façades soigneusement blanchies des tombeaux, qu'accuse une autre parole du Christ à d'autres pharisiens. Voilà une preuve, assez démonstrative, je crois, de l'„évangélisme” de la reine tel que nous voulons l'entendre ici. Les leçons du texte sacré sont à ce point intériorisées par elle qu'elles informent le moindre moment de la vie, et donnent sens au plus insignifiant.

\* \* \*

Évangile intimement connu dans sa lettre, mais surtout médité dans son esprit; évangile d'une femme qui se veut „petite”, mais évangile d'une princesse; évangile sans cesse appliqué, pour le discernement de l'unique nécessaire, à ce „théâtre du monde” qu'offrent de façons diverses les *Comédies* et l'*Heptaméron*, mais aussi texte révélé et qui demeure infiniment mystérieux. En effet, nous ne voudrions pas donner l'impression que l'évangélisme de la reine soit euphorique, ou naïvement facile. Tous les lecteurs ont butté sur les „contradictions” de la „bonne nouvelle” évangélique (apporte-t-elle la paix ou la guerre ? etc.), et Marguerite comme les autres: elle ne les a pas dissimulées. Si l'on ose dire, son évangélisme est dialogique, non pas dogmatique.

Revenons à la 52<sup>e</sup> nouvelle de l'*Heptaméron*, celle du pain de sucre. A propos des „villaines paroles” qui font mal à l'âme, et de l'attitude des honnêtes femmes exposées à les entendre, le perfide Simotault s'écrie:

Combien de foyes ont-elles mis leur touret de nez pour rire en liberté autant qu'elles s'estoient courroucées en faintes? – Encore valloit-il mieux faire ainsy, dist Parlamente, que de donner à congnoistre que l'on trouvast le propos plaisant. – Vous louez doncqes, dist Dagoucin, l'ypocrisie des dames autant que la vertu? – La vertu seroit bien meilleure, dist Longarine; mais, où elle default, se fault ayder de l'ypocrisie, comme nous faisons de pantouffes pour faire oblier nostre petitesse. Encores est-ce beaucoup, que nous puissions couvrir noz imperfections.

Ce passage n'est simple qu'en apparence, et mérite analyse. La situation précise qu'il évoque paraît être la suivante. Dans un cercle, quelqu'un a tenu un propos indigne d'un chrétien (*ne quidem nominetur in vobis*, dit saint Paul): premier scandale, occasion de chute pour le prochain. Quelques dames de cette honnête compagnie sont, dans leur coeur, toutes prêtes à en rire de plaisir: risque d'un second scandale, pire que le premier. Alors, elles dissimulent ce rire qui cautionnerait le vice. Cela étant, Hircan a beau jeu de dénoncer l'hypocrisie d'une telle conduite, et l'idéaliste Dagoucin en paraît même scandalisé (scandale „en abîme”...). Longarine répond au nom du bon sens, sans parvenir à rétablir la cohérence avec l'intransigeance évangélique. Marguerite, ici comme souvent, ne conclut pas et laisse le dialogue ouvert. C'est, sans doute, qu'elle hésite entre deux paroles de son Maître. Elle pense, d'une part, aux véhémentes malédictions lancées contre les pharisiens. Mais comment oublierait-elle, d'autre part, la condamnation solennelle (plus précisément même la damnation: mieux vaudrait qu'ils s'attachent une pierre au cou!) de ceux qui auront scandalisé les petits? Y aurait-il une sainte hypocrisie? L'évangélisme de la reine reste humble devant le mystère. Et, face à celui-ci, elle use de son bon sens, marque très significative d'un évangélisme humaniste qui, foncièrement, la distingue de la „Ravie” qu'elle met en scène dans la *Comédie jouée au Mont de Marsan*.

Un autre exemple frappant de ce refus de trancher est à la 22<sup>e</sup> nouvelle de l'*Heptaméron*. S'il est quelqu'un qui a prononcé des paroles scandaleuses et qui a voulu souiller l'innocence, c'est bien le prieur de St-Martin-des-Champs, dans sa tentative de viol de soeur Marie Héroët; entrée à cinq ans au couvent, celle-ci est bien l'un de ces „petits” dont parlent l'Évangile et la reine de Navarre: or Marguerite se refuse à damner cet homme humilié, qui

Tout confus, se retira en son monastere, où il ne voulut plus estre veu de personne, et ne vesquit qu'un an après [...]

repentant peut-être, et sauvé? Cette charitable incertitude est d'autant plus frappante que, dans la plupart des cas (dans les cas qui sont „clairs”), l'auteur de l'*Heptaméron* n'hésite pas à affirmer le salut ou la damnation des personnages de ses nouvelles, morts comme ils ont vécu – ainsi que nous avons essayé de le montrer dans une communication récente.



\* \* \*

Nous avons dit – et ne nous en dédions certes pas – que l'évangélisme de la reine n'est pas dogmatique et ne justifie pas d'arbitraire classement historique. Mais ne soyons pas nous-même dogmatique, en employant des termes trop absolus – et, au moment de conclure, avouons qu'il apparaît dans cette pensée quelques traces doctrinaires. Traces d'une théologie sévère, voire effrayante, au milieu des chants de confiance et d'amour. Ainsi, dans la *Comédie de la Nativité*, le très charitable Joseph s'étonne que le monde entier ne soit pas déjà aux pieds du nouveau-né. Marie lui répond par un verset de l'Évangile:

Prou d'appellez y a, mais peu d'Esluz,

suiui d'une duplication insistante:

Mais les Esluz y viendront, et non plus,

vers où les monosyllabes terminaux tombent comme une sentence sans appel. De même, à la fin de la *Comédie de l'Adoration des trois Roys*, quand un bon ange l'implore de convertir même le méchant Hérode pour que la joie soit complète, Dieu répond ces mots terribles:

J'ayme que j'ayme, et hay ce que je hay.

Ces mots de haine, dans la bouche de Dieu et dans le contexte amoureux des Comédies bibliques sont saisissants. Mais Marguerite a entendu des prêcheurs qui faisaient parler à Dieu ce langage, et elle dépose dans ses vers ces mots qui l'ont bouleversée. Et nous permettra-t-on de dire que, isolés comme ils sont, ils n'autorisent certes pas à classer confessionnellement la reine de Navarre, du côté des tenants de je ne sais quelle prédestination. Ils autorisent moins encore à douter de sa confiance. Car elle se sait et se sent du nombre des „esluz” pour qui Dieu n'est qu'amour – et, surtout, il semble que l'*Heptaméron* la montre persuadée que cette élection se mérite : voyez Rolandine, par exemple, à la 21<sup>e</sup> nouvelle. Nulle fatalité mauvaise. Nul arbitraire divin. La mère de la petite Marie Héroët, à la fin de la 22<sup>e</sup> nouvelle, a, sans s'y arrêter, un mot étonnant:

Les diables ne nous tentent s'il ne nous plaist.

A l'homme de ne pas se complaire à la tentation: Dieu ne refusera que ceux qui l'auront jusqu'au bout refusé.

Reste à garder la vigilance. Toutes les nouvelles de l'*Heptaméron*, ou presque, disent que les forces humaines ne suffisent pas à éviter la chute. Alors la haute princesse de France, l'interlocutrice de Charles Quint à Madrid, devient la „petite” Marguerite, et se glisse dans le parsonnage de la Vierge Marie. C'est à son exemple et par son intercession qu'elle médite l'Évangile. Ce caractère marial de l'évangélisme de la reine est sans doute son trait le plus frappant – et devrait retenir les interprètes qui veulent trop „tirer” Marguerite du côté de la Réforme, sous prétexte de quelques formulations dogmatiques venues d'un coin de la mémoire plutôt que du cœur: la „petite” Marguerite était aussi une bonne élève.

Université de Lyon II

*Gabriel-André Pérouse*

#### O KILKU ASPEKTACH EWANGELIZMU MAŁGORZATY Z NAWARRY

Jeśli pojmować ewangelizm nie jak ideologię w łonie walk religijnych tamtych czasów, ale jak właściwość istoty duchowej i moralnej człowieka, wówczas ewangelizm Małgorzaty z Nawarry to ożywcza symbioza z tekstami ewangelicznymi, wyrażająca się w jej twórczości cytata, adaptacją bądź parafrazą ewangelicznego tekstu. W ten sposób stawała się Królowa po części tłumaczką, po części interpretatorką Wulgaty lub jej francuskiej wersji. W *Nativité* zachowuje wszystkie szczegóły Ewangelii św. Łukasza, ale dramatyczne sytuacje są jej oryginalnym wkładem (np. improwizacje Marii, ukazujące Boga jako Ojca, co tak odbiegało od koncepcji Boga w misteriach). Jej ewangelizm, to nie tylko znajomość Ewangelii, ale wyraz uczuciowej łączności kobiecego serca ze Słowem. Ma on również charakter intelektualny, wyraża się bowiem w interpretacji ewangelicznego tekstu (por. np. wypowiedzi aniołów w *Nativité* lub początek *Adoration des trois Rois*). Skatologiczne nowele *Heptameronu* (nowele 11 i 52) można również interpretować w świetle ewangelicznych wskazań. Zgodnie z Ewangelią uznanie prymatu małuczkich nie pozwala jej przecież zapomnieć (niewątpliwa konsekwencja jej miłości do brata i własnego statusu księżniczki) o wielkich tego świata, tym bardziej potrzebujących modlitwy, im więcej pokus światowych na nich czyha. Jej ewangelizm nie jest jednak dogmatyczny, stąd brak rozstrzygnięcia w duchu Ewangelii pewnych problemów ludzkiej egzystencji (np. sprawa hipokryzji w *Heptameronie*).

Maryjny charakter dzieła, widoczny w roli, jaką poetka wyznacza Najświętszej Pannie, stanowi skuteczny argument, by jej nie wliczać w szeregi zwolenników Reformacji.

*Kazimierz Kupisz*